

# ÉQUILIBRES



Jacques Bonhomme, triple oison,  
Sois donc maître en ta maison.

**ANDRÉ  
GRANGE**

**Exemplaire de travail commun.** Lyon le 2013.09.20

**Généralités:** Typographie type Boldoni MT corps 13 - Lettrine sur une lettre en début de paragraphe. Justification à gauche. Format final d'impression A 5 (proche de l'ancien IN 8 ).

**Notes de l'éditeur:** Pour aérer la mise en page j'ai remplacé les guillemets anglais ouvrant et fermant « par des guillemets anglais droits " le texte concerné a été mis *en italique*. J'ai respecté les mots en gras du manuscrit original. Mes modifications personnelles ne concernent que ce qui me semble être une erreur ou une coquille et figurent en rouge.

**Notes de l'auteur:**

LES PASSERELLES DU TEMPS

## ÉQUILIBRES

C'est une règle de tout l'univers, et en particulier de toute vie, végétale ou animale, que leur existence même est faite d'équilibres, les uns stables les autres dynamiques. Voilà une banalité que l'on ne remarque même plus tant elle est multiforme et omniprésente. C'est dommage, car en y réfléchissant un tant soit peu on s'apercevrait qu'il y a beaucoup de leçons à en tirer!

Les équilibres stables sont tous ceux qui perpétuent la vie de chaque être vivant, tant en ce qui concerne le fonctionnement de ses propres organes que dans ses rapports, nombreux, variés, indispensables, avec son (ses) environnement (s). Par exemple, en ce qui concerne l'organisme, c'est la température du corps, le rythme cardiaque, la tension artérielle, bref tous les mécanismes qui créent un milieu protégé et font tout pour le maintenir dans les conditions nécessaires à son fonctionnement. Ils s'adaptent sans cesse aux multiples changements de l'environnement et de l'organisme lui-même, corrigent des accidents de parcours, bref nous donnent l'illusion que rien ne change. Ils passent inaperçus tant qu'ils fonctionnent, et c'est leur activité incessante qui assure cette apparence de stabilité.

Une autre catégorie d'équilibres stables sert à organiser les rapports entre chaque être vivant et son milieu écologique, qui, de proche en proche, de l'humus à l'homme, avec des bactéries partout, qui contrôlent toute vie, les unes l'attaquant pour en vivre, les autres faisant toutes les opérations chimiques à l'intérieur comme à l'extérieur de son corps. De tout cela, c'est la nature qui s'en charge, permettant aux hommes d'avoir l'illusion de devenir "*maîtres et possesseurs de la nature*", comme le leur a assigné Descartes, au point qu'ils en arrivent maintenant à vouloir diriger eux-mêmes leur propre évolution, grâce à quelques gadgets techniques. Un rêve de grandeur capable de se transformer en cauchemar destructeur!

**C**ar dans la société moderne ces équilibres invisibles, qui sont évidemment fondamentaux, n'apparaissent plus que comme des obstacles à la volonté de toute-puissance, moteur d'un progrès infini. À la poursuite de ce projet fou, l'humanité moderne ne parvient plus à concevoir un équilibre stable, celui-ci lui paraissant exclure tout mouvement. C'est stupide, puisque le mouvement lui-même a besoin d'équilibres intermédiaires qui permettent de le contrôler. L'acrobate le plus virtuose sait bien que lorsqu'il se trouve en déséquilibre il lui faut vite improviser un nouvel équilibre s'il veut éviter la chute incontrôlée. Plus simplement, la marche à pied constitue une succession d'équilibres tantôt sur un pied tantôt sur l'autre. Le **progrès**, qui, par définition étymologique signifie la marche en avant, repose lui aussi sur de nouveaux équilibres qu'il trouve dans le contexte dans lequel il se développe. En particulier un ordre social qui favorise son émergence puis son développement ou s'y oppose. Finalement, c'est une vision du monde partagée par le plus grand nombre possible d'humains, un accord sur le Bien et le Mal.

**N**e percevant pas la nécessité de cette permanence, les croyants en un progrès infini sont prêts à abandonner tout ce qui a permis justement cette conception du progrès: l'**humanisme**, l'**éthique** et même, quoi qu'ils en disent, la science elle-même, pour qui le doute est une valeur aussi intellectuelle que morale. Pour le chercheur il est une stimulation permanente, et pour le commun des mortels il incite à la tolérance.

**L**es raisons profondes de cette attitude sont parfaitement cohérentes et méritent d'être mises à jour. La première c'est que, dans une société qui se veut et se croit en progrès constant (le mot **changement** est souvent pris au sens de **progrès**), la recherche des déséquilibres apparaît comme nécessaire. Les équilibres stables assurent et perpétuent la vie. Mais la vie elle-même, sur le très long terme, a connu une évolution vers des organismes de plus en plus complexes, et ce changement, ce progrès, s'est fait à travers des accidents d'astronomie ou de climat, en rétablissant de nouveaux équilibres.

**E**t cette longue évolution a continué en accumulant des changements imperceptibles à l'échelle de quelques générations. En s'ouvrant à la connaissance, la société humaine a découvert des leviers pour accélérer les progrès, et, en quelques dizaines d'années, l'ivresse de la vitesse s'est emparée d'elle. Dans cette courte période, elle est passée d'un modèle où le problème principal était la survie donc la défense contre les hasards de la nature, famines et maladies, ou contre l'homme lui-même, les guerres à un modèle où elle aurait la toute-puissance sur l'ensemble de la création ... sauf elle-même, puisqu'elle ne sait toujours pas éviter les guerres et provoque elle-même maladies, famines et conflits en tout genre. Essayons de reconstituer les étapes de l'évolution de cette pensée.

**I**l n'y a pas, évidemment, de point de départ absolu de la conception **moderniste** du monde. Celle-ci se forme peu à peu, à travers débats et guerres civiles, avancées (la conception humaniste d'Érasme) et reculs (les procès de sorcellerie, plus nombreux à la Renaissance qu'au Moyen-âge). Choisissons donc l'origine généralement admise et facile à repérer grâce aux travaux de Descartes. À travers quelques citations nous verrons ainsi évoluer l'un des mots qui ont le plus de succès et qui jouent un rôle central dans cette évolution: **la Raison**. Pour Descartes elle est le levier pour se débarrasser du **principe d'autorité**, qui empêchait toute évolution en restant figé sur le respect absolu de la Bible et de l'Antiquité. C'est en faisant appel à la Raison que chacun pouvait juger par lui-même, sans être obligé d'avoir recours aux auteurs agréés. "*La puissance de bien juger et distinguer le vrai avec le faux, qui est proprement ce qu'on appelle le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes*" écrit Descartes, et toute son époque est d'accord pour définir l'homme "**animal raisonnable**". Il ne s'agit pas là d'une rupture avec la religion, puisque celle-ci admet que cette âme raisonnable est en fait la seule âme éternelle que l'homme a reçue de Dieu. Mais transférer à l'homme le pouvoir de connaître la vérité, c'est lui donner la capacité de juger de tous les dogmes, quel que soit le poids que leur accorde la tradition. C'est une étape considérable dans la nouvelle conception de l'homme.

La place de la raison est assurée, à la même époque, par l'apparition d'un nouveau type de connaissance. Les premières définitions de la méthode scientifique correspondent à la remarque de Pascal: "*toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement doivent être argumentées pour devenir parfaites*" ... Les Anciens les ont trouvées seulement ébauchés et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous dans un état plus accompli. Une déclaration qui annonce déjà l'idée du progrès, et son alliance avec la raison. Ce sont les fondements mêmes du monde moderne, qui se construit dans une rupture avec la tradition, qu'il revendique de perfectionner. C'est en quelque sorte une manière de la respecter en refusant de la sacraliser.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, plus critique, va séparer la raison du bon sens, c'est Voltaire qui fait ce constat: "*dans plusieurs hommes la raison commencée est arrêtée dans ses progrès par quelques préjugés*". Il ne leur reste alors que le bon sens, "*raison grossière, mitoyenne entre la stupidité et l'esprit*".

À ce stade, raisonnable et rationnel, tous deux présents dans la langue depuis le Moyen-Age, restent synonymes. C'est au XIX<sup>e</sup> siècle qu'ils se différencient. Le **raisonnable** désigne alors ce qui n'est pas contraire à la raison, mais n'est pas dicté par elle seule et tient compte de l'expérience vécue. Il penche du côté de la **sagesse**, et il évoque la **modération**. Le **rationnel**, lui, désigne tout ce qui répond à un raisonnement purement **logique**. C'est à ce moment que son succès l'amène à agrandir sa famille: **rationalisme**, **rationnalité**, **rationnellement**, etc. Chacun des deux mots se spécialise dans un domaine différent, rejoignant ainsi deux pôles absolument opposés: la **mesure**, l'**équilibre** pour raisonnable, la connaissance strictement **objective** et purement **logique**, donc prête à épouser les mathématiques pour rationnelles.

Le succès que connaît la science repose largement sur l'idée que toute connaissance ne peut s'appuyer que sur la raison. Le réel lui-même ne peut être que rationnel, et le but de toute recherche est de trouver le lien logique qui se cache derrière la complexité de la réalité observée. C'est le triomphe de la théorie et de l'abstraction sur la connaissance sensible. L'être humain n'étant pas constitué de raison pure, entre difficilement dans ce champ d'études, car, même s'il s'efforce - Parfois ? Souvent ? Rarement ? - d'être raisonnable, il est beaucoup moins souvent rationnel, même s'il prétend l'être. Ce n'est pas la "*raison*" qui lui donne des "*raisons d'être*" ou lui fixe des projets, mais la sensibilité, l'imagination. Quand il est vraiment rationnel, c'est dans un domaine restreint, pour un temps court. Un exemple pourrait illustrer cette remarque: celui des cybernéticiens ou de chercheurs en nanotechnologies dont le rêve fou est de perfectionner l'homme en lui greffant des machines qui, elles, sont parfaitement étrangères à ses préoccupations sensorielles, sentimentales ou morales. Certains, un peu plus fous encore, rêvent de se débarrasser du corps, qui pour eux est un simple moyen de transport pour le cerveau, et d'intégrer le cerveau à un réseau d'ordinateurs. Il n'y a là rien de rationnel, bien qu'ils cherchent à dépasser l'**humanisme**: celui-ci était plus sérieux, car conscient de la complexité de l'être humain. Ce qu'ils appellent le **rationnel** n'est qu'une conception purement mécaniste fort ancienne et tout à fait simpliste.

Mais nous sommes là dans le XXI<sup>e</sup> siècle, et ces cauchemars sont dans le prolongement du XX<sup>e</sup>. Celui-ci nous a légué une furieuse course au progrès au détriment de tous les **équilibres**, naturels, sociaux, individuels. La science s'est affranchie du giron de la **philosophie**, qui la maintenait dans le cadre de la réflexion critique, pour devenir une source perpétuelle de **techniques** toujours plus innovantes. Elle ne se développe plus, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les salons tenus par des femmes et ouverts à toutes les curiosités, ni comme au XIX<sup>e</sup> siècle, dans des sociétés savantes regroupant souvent des amateurs très éclairés, ni même, comme dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle dans des universités qui, comme leur nom l'indique, se consacrent à une curiosité universelle.

**N**on, maintenant elle doit être le moteur d'une économie en expansion illimitée et elle dépend du critère de rentabilité, la curiosité n'est plus que le domaine de quelques chercheurs que la société considère plus comme des parasites que comme des éclaireurs

**D**ans la société moderne, le progrès technique, considéré comme illimité, peut franchir toutes les limites naturelles entre le vivant et l'inerte, entre l'homme et l'animal, la plante, le minéral, il peut détruire tous les équilibres : à l'avenir c'est le progrès lui-même qui aura les réponses aux questions qu'il pose ... et puis, après tout, la nature s'est bien débrouillée jusque-là, alors on peut bien lui laisser le soin de s'accommoder de nos destructions et de nos déchets. Sauf que la vie, et plus particulièrement la vie de l'homme et celle de tous les organismes complexes, suppose des conditions nombreuses, précises et équilibrées dont nous ne tenons aucun compte.

**L**es rares et faibles correctifs qu'on a tant de peine à mettre en place et à faire fonctionner, ce sont, par exemple le **principe de précaution** ou les **comités d'éthique**. Même ces faibles moyens sont féroceement combattus par les croyants inconditionnels du progrès. C'est le **raisonnable** qui est ainsi bafoué, au nom d'un soi-disant **rationnel** qui n'est que la fausse barbe de l'**irrationnelle** plus fou ! Le **rationnel**, utilisé comme moteur de ce progrès irrationnel, est évidemment plus séduisant et même, en apparence, plus sécurisant. Il accélère les changements qui sont censés nous conduire vers un avenir meilleur. Le **raisonnable**, lui, est un régulateur, donc un frein. L'homme, s'il veut continuer à pouvoir faire des projets, a besoin des deux, l'un le poussant sans cesse en avant, l'autre l'aidant à juger de ce qui est possible dans des circonstances particulièrement complexes. Pour le moment il n'est rationnel que dans les étroites limites du postulat qu'il a posé à l'origine : la technique répondra à tous les problèmes.



Cette évolution s'est faite à partir de choix orientés vers le progrès technique, qui était le plus simple et le plus rapide, le progrès intellectuel et moral, qui perfectionnerait réellement l'homme, étant plus difficile à réaliser, car reposant sur des équilibres complexes entre l'individu, la société et la nature. Le progrès technique est l'émanation d'une société qui ne recherche pas l'épanouissement individuel, mais l'accroissement des pouvoirs existants: celui des dominants sur les dominés, de l'homme sur les animaux et sur la nature.

Le véritable progrès, celui qui mettrait en cause cette organisation héritée de nos ancêtres pré-humains, existe déjà comme idéal: c'est la démocratie. Comme toujours, l'idéal a subi de multiples distorsions sociales destinées à l'intégrer au système dominant du "*toujours plus*" surtout pour ceux qui ont déjà. Les combats de chefs des animaux et des premières tribus humaines sont devenus des guerres meurtrières.

Cette recherche du pouvoir, reprise et sacralisée sous le nom de concurrence a déjà provoqué bien des dégâts divisant et opposants les individus dans une même société, les nations entre elles, et maintenant ravageant la nature. La recherche de l'équilibre est confiée aux "*marchés*", c'est-à-dire à quelques dizaines d'individus bien placés dans chaque pays qui utilisent les populations pour leurs guerres économiques. Drôle de régulation! Quant à l'information, qui est la base même de la démocratie, elle s'est transformée en "*marketing*", bien plus rentable et, sous des dehors commerciaux, très utile pour la diffusion de l'idéologie de l'abondance illimitée

Une nouvelle croyance qui, en prétendant rendre hommage à la science, a bien oublié la **raison**, puisqu'elle repose sur deux postulats:

*1. C'est l'avenir qui a raison. C'est bien commode, puisque personne, et surtout pas les "experts" ne peut dire de quoi il sera fait. En son nom, on a prédit qu'il n'y aurait plus de guerres, et le commerce des armes est florissant! - ni de crises - et l'austérité frappe les plus nombreux pour enrichir les plus riches.*

*2. Le progrès ne peut être que technico-scientifique. Bien sûr, puisque c'est lui qui permet le renforcement d'une société où la domination est la règle!*

IL Y a d'ailleurs une logique dans ce développement qui a commencé au XVIII<sup>e</sup> siècle avec Vaucanson qui crée les premiers robots: canard, joueur de flûte, joueur de tambourin. Puis la mécanique s'est perfectionnée, la cybernétique est apparue, créant des machines capables de s'autocontrôler, de réaliser un programme et même de réagir à des changements extérieurs. Dès lors, puisque la machine peut acquérir des réflexes conditionnés, pourquoi ne pas aller jusqu'à la rendre intelligente, et pourquoi même ne pas la greffer sur l'homme, pour rendre son comportement plus rationnel. Cela l'amputerait certes d'une grande partie de ce qui constitue l'intérêt de sa vie, depuis les sensations jusqu'au droit de rêver hors des chemins du purement rationnel. Mais on ne voit pas cela, étant aveuglé par la croyance complètement irrationnelle que l'avenir technique débouchera évidemment sur une sorte de paradis où le bonheur n'aura plus de sens, étant remplacé par l'ivresse de la toute-puissance.

Ces dérives, parfaitement logiques par rapport aux choix faits au départ, se sont renforcées l'une l'autre, au point que la raison elle-même a pu céder la place à l'imagination, réhabilitée depuis le romantisme, et qui a transformé la science-fiction en utopie réalisable par la science. C'est ce mariage entre une apparence de rationnel parfait et un imaginaire débridé qui rend l'humanité aveugle lorsqu'il s'agit de prévoir ou corriger les crises qui viennent justement delà.

Cette croyance abusive a fait disparaître toutes les questions que l'on pourrait se poser si on prenait conscience de l'importance qu'il y a toujours à protéger les équilibres fondamentaux, même, et surtout, si l'on veut progresser. Dans la conduite des affaires humaines lorsque les dominants sont en difficulté ou en échec, ils ne trouvent qu'une excuse: "*il n'y a pas d'autre solution*". Au lieu que ce terrible constat d'échec les amène à changer leur mode de penser, il les renforce dans leur croyance en un progrès infini, et ils n'ont plus dès lors qu'une préoccupation: sauvegarder leur pouvoir, et même éventuellement profiter de l'occasion pour spéculer. Personne ne pouvait croire "*et beaucoup font semblant de ne pas croire*" que c'est le progrès technique lui-même qui entraîne le chômage, faute d'être accompagné par un progrès social.

Non seulement les déséquilibres ne font pas peur, mais on pense qu'ils favorisent le progrès, en vertu du principe que tout le monde est ou sera gagnant, et que c'est toujours le meilleur qui gagne. La preuve? C'est justement parce qu'il a gagné! Il n'est pas étonnant que fleurissent les mots et les slogans qui font du déséquilibre une vertu éloges de la concurrence et oubli de ses liens avec le chômage, alors que la concurrence pèse lourdement sur les salaires, éloges de la précarité, rebaptisée souplesse, de la productivité, silence sur les inégalités fondamentales qui font que ce sont les industries de luxe qui se portent le mieux, alors que services publics et aides sociales sont considérés comme des charges inutiles. Dès l'époque de Jacquard, les croyants du progrès (ceux à qui il profitait) ont condamné les ouvriers qui osaient se révolter parce que les nouvelles mécaniques les mettaient au chômage, car la loi de la concurrence était déjà souveraine. L'idée de corriger les dégâts sociaux paraissait presque criminelle aux yeux des industriels et autres "*responsables*". La continuation de ce modèle de développement (le progrès seulement technique devant assurer dans un futur incertain le bien-être de tous). Le remède imaginé, à part quelques timides correctifs, ne résidait que dans des guerres de plus en plus meurtrières, qui assuraient le plein emploi et de juteux bénéfices aux bénéficiaires. Puis, les guerres devenant de plus en plus risquées même pour les vainqueurs, avec la bombe atomique, arriva la solution de la **société de consommation** qui assurait au plus grand nombre, dans les nations les plus riches, un certain équilibre dans la répartition des richesses. Elle corrigeait partiellement des **déséquilibres sociaux** en créant sans cesse de nouveaux objets et en les diffusant largement, le marketing se chargeant de faire croire au plus grand nombre qu'ils répondaient à des besoins fondamentaux ou qu'ils leur donnaient un meilleur statut social. Il ne s'agissait toujours pas d'un épanouissement personnel, même si, pendant cette période, ont fleuri quelques politiques allant dans ce sens en développant services publics, activités culturelles, diversification de l'information

Maintenant avec le développement de la crise, ce sont justement ces amorces de changements proprement humains qui sont sacrifiées pour rétablir l'inévitable **compétitivité**, et sauver ainsi le système qui arrive à bout de souffle, parce qu'il s'attaque à tous les équilibres qui permettent la vie humaine. Le seul progrès qui permettrait de poursuivre le développement de l'humanité serait la recherche de l'**épanouissement** de chaque être humain en lui assurant santé, éducation, instruction. La clé existe: **c'est la démocratie**, à condition qu'elle soit prise au sérieux par tout le monde... "*Le seul luxe véritable est celui des relations humaines*", écrivait Valéry. Voilà un beau programme de gouvernement que l'on ne peut atteindre en appliquant la devise de certains, "*diviser pour mieux régner*", car c'est elle qui a toujours provoqué l'élimination des plus faibles, alors que la civilisation n'avance que justement si on les protège, en vertu du principe que l'humanité ne progresse que quand elle est solidaire. L'équilibre social lui-même suppose cette coopération. Ce serait retrouver le meilleur de l'idéal de la Grèce antique, alors que la voie choisie actuellement ne fait qu'étouffer la Grèce moderne ... au nom des sacrifices (le mot convient d'autant mieux qu'il renvoie au sacré!) imposés au nom du Dieu **Progrès**.

Les équilibres nombreux et subtils qui ont permis à la biosphère de construire et faire évoluer de l'amibe à l'homme toute la vie sur terre ont été ignorés parce que l'homme s'est pris pour le maître de la création, et que ces équilibres étaient stabilisateurs et risquaient de freiner un progrès que l'on croyait infini alors même qu'il était d'avance condamné parce que justement rien ne le régulait, rien n'en corrigeait les dangers. La science, moteur de ce progrès, est très souvent confondue avec la technique, et tout l'enseignement, y compris celui des universités doit préparer les élèves et étudiants à une profession, négligeant la formation de l'homme (enrichissement de la réflexion) et le citoyen (préparation à la responsabilité sociale dans une démocratie).

Le "savant", devenu "chercheur", ne doit pas être avide de connaissances, mais doit répondre aux commandes au service de l'économie. "Savant" vient de "savoir", et le but du savoir est aussi la "sagesse", non pas le pouvoir économique ou politique. Mais la sagesse, justement, n'est jamais du côté de l'excès ou de la recherche de la domination: elle est du côté de l'équilibre et de la pondération. Les grands hommes dont le nom est écrit dans l'Histoire sont le plus souvent de grands prédateurs et non pas des sages, et les événements célèbres sont des batailles et des conquêtes, non les valeurs intellectuelles ou morales. Le progrès technique n'a rien à faire de cet autre apport des civilisations et l'héritage humaniste lui-même a été mis de côté par la modernité.

LES PASSERELLES DU TEMPS

## RÉCAPITULONS

### *LA SOCIÉTÉ DES CHAMPIONS ET DES RECORDS.*

**1** . Sa valeur absolue est le **progrès technique**, qui permet de pousser de plus en plus loin l'exploitation de la nature, même lorsqu'elle ravage d'autres ressources, indispensables à la vie mais moins valorisées par l'économie du moment. Valorisation de la domination sur toute la biosphère, avec le rêve de prendre la commande de l'évolution elle-même, en commençant par faire de l'homme une créature mi-biologique mi-technique.

**2** . Recherche les déséquilibres, avec l'espoir qu'ils permettront de franchir toutes les limites. Puissance de désorganisation des sociétés, avec la **concurrence déréglementée** comme valeur absolue. Provoque crises et guerres en liaison avec ces déséquilibres.

**3** . Rapports sociaux dominés par la recherche de l'intérêt égoïste, multipliant la cascade des petits chefs, sous prétexte de l'évaluation permanente. Favorise ainsi non la compétence, mais la servilité par rapport au supérieur et l'arrogance avec les inférieurs. La quantité (plus "*scientifique*" parce que chiffrable) prime la qualité, le marketing donnant plus d'importance au "*faire-savoir*" qu'au "*savoir-faire*".

**4** . L'argent (le capital) est plus important que l'homme, celui-ci pouvant être remplacé par des machines. Le facteur humain devient la variable à éliminer (bas salaires, chômage).

**5** . La "*normalité*" n'est pas définie par des équilibres sur le long terme mais par le profit maximum immédiat. La maladie, qui marque la rupture de certains équilibres, devient elle-même une source de profits. C'est donc elle que l'on soigne, plutôt que de chercher à maintenir la santé. Là encore le court terme est préférable.

**6** . Le principal correctif qui se préoccupe de quelques déséquilibres est assuré par le bénévolat tant qu'il ne rapporte pas d'argent. La notion d' "*intérêt général*" est désuète. Confié au privé l'intérêt général devient prétexte aux intérêts privés.

## UNE SOCIÉTÉ DES ÉQUILIBRES

**1** . Le maître mot est le **respect**: des équilibres, de chaque être humain, du milieu naturel, de la vie. Le progrès ne se mesure pas seulement à l'évolution technique, mais à celle des sociétés humaines, mieux gérées, moins sujettes aux conflits, et à celle des humains eux-mêmes, plus instruits, plus épanouis, à la recherche non pas du pouvoir les uns sur les autres, mais de relations enrichissantes pour chacun.

**2** . Utilise en permanence la **concertation** pour provoquer un consensus, faire émerger des compromis, organiser des échanges d'informations. Exige donc un maximum d'informations, de transparence, pour créer des liens de **confiance**. Les rapports sociaux sont basés sur la conscience de tous appartenir à l'**humanité** donc sur l'**empathie**.

**3** . Des valeurs nouvelles sont prises en compte dans les rapports économiques: alors que le « libre échange » est présenté comme un progrès de la liberté, il n'est le plus souvent que l'ouverture à une concurrence sauvage. La **complémentarité**, la **solidarité** peuvent, elles aussi, jouer un rôle déterminant: le travail en équipe est plus efficace que la solitude du petit chef.

**4** . Les droits de l'homme s'imposent à tous les niveaux, même les plus modestes. L'argent est ramené à sa fonction de base: faciliter la production et les échanges et non pas donner tous les pouvoirs à celui qui en a déjà le plus, et se reproduire lui-même sans liens avec la réalité économique.

**5** . En respectant les équilibres, on élimine nombre d'excès qui, de l'individu à la société et à la nature, provoquent maladies, guerres, famines. En plaçant le respect avant la concurrence on s'éloigne de la recherche forcenée du pouvoir, on va vers la **sagesse**.

**6** . L'inversion des valeurs - *l'homme avant l'argent* - fait que le bénévolat devient le prolongement naturel de l'action publique, quand il l'aide à répondre à l'intérêt général. La vertu principale de l'action publique n'est plus de fonctionner sans faire payer d'impôts, mais d'assurer une société apaisée.



